

Notice historique sur ALIXAN par l'Abbé Abel Vincent 1854

Biographie

L'abbé Abel Vincent est né à St Jean en Royans en 1813. Il embrasse la carrière ecclésiastique. Ordonné prêtre en 1837 il commence comme professeur à St Jean en Royans. Il est ensuite vicaire à Loriol puis curé de Mantaille puis professeur à Chabeuil en 1845, date de ses premières publications. Ensuite curé de Beauvallon (La Vache à l'époque) entre 1852 et 1866, il profite de la proximité avec Valence pour faire de fréquentes visites à la bibliothèque de la ville et aux archives départementales. En 1866, il est nommé curé à Serves poste qu'il occupe jusqu'en 1875 quand les forces nécessaires lui faisant défaut il se démet de sa fonction. Il reste à Serves où il meurt en 1891 en laissant aux pauvres et à l'église de cette commune son peu de bien.

Il a écrit plus de 47 monographies publiées sur différentes localités de la Drôme et 11 qui sont restées sous forme de manuscrit et de nombreux articles.

Si, aujourd'hui, ses monographies, un peu uniformes ne répondent pas aux exigences des critères modernes, il ne faut pas oublier que leur auteur a été un des premiers à travailler sur l'histoire locale et on doit tenir compte des difficultés inhérentes à son rôle de défricheur, rôle reconnu par les autorités de l'époque. Qu'il en soit remercié. !

(réf. : Dictionnaire Biographique et Biblio-iconographique de la Drôme, J. Brun-Durand, Genoble, 1901)

Le document original est consultable aux archives départementales de la Drôme.

Le lien ci-dessous vous conduit à la version scannée par Google.

http://books.google.fr/books?id=UZy6kiErhsIC&printsec=frontcover&dq=alixan&hl=fr&sa=X&ei=1orVT5yBCbGS0QWlt_SEBA&redir_esc=y#v=onepage&q=alixan&f=false

Nous présentons ci après une retranscription.

Texte, ponctuation et mise en page sont identiques au texte original. Seuls quelques titres de paragraphes ont été rajoutés au texte initial et ne figurent pas dans l'édition originale. Enfin toutes les références bibliographiques ont été placées à la fin du texte.

Amis du Vieil Alixan - Juin 2012

NOTICE HISTORIQUE

SUR

ALIXAN

(Drôme),

PAR L'ABBE A. VINCENT,

Membre de l'Institut historique de France

De l'antiquité au Moyen-Age

De tous les nombreux châteaux qui couvraient le Valentinois, Alixan est peut-être celui qui peut revendiquer l'origine la plus ancienne. Le nom d'*Alexianum* qu'il porte dans les vieux titres, semble rattacher sa fondation à une époque antérieure au moyen âge. Il est bâti autour d'un mamelon détaché, au sommet duquel s'élevait jadis une forteresse dont les débris redisent encore¹ l'importante et la splendeur.

Les avantages et les agréments de la position au sein d'une riche plaine, la nature ou plutôt la singularité du nom d'*Alexianum* réveillent dans l'esprit de l'antiquaire et de l'archéologue, l'idée d'une *villa* romaine habitée par un proconsul appelé *Alexis*, ou celle d'un camp peuplé de ces vétérans que Rome envoyait dans les Gaules pour garder et continuer ses nombreuses conquêtes. L'occupation de nos contrées par les légions romaines est un fait acquis à l'histoire et que des découvertes souvent renouvelées rendent incontestable. A la fin de l'année 1849, des ouvriers occupés à défricher un sol inculte et abandonné près du village d'Alixan, rencontrèrent sous les racines d'un vieux chêne un dépôt très considérable de médailles frappées à l'effigie des empereurs qui ont régné depuis l'an 117 de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 250. Dans ce trésor enfoui précipitamment aux approches d'une invasion de barbares, les numismates des environs ont pu reconnaître une série de princes et de princesses renfermant, chose bien rare, une période de cent cinquante années. La plupart de ces pièces, toutes en grand bronze, offraient un état parfait de conservation ; on eût dit qu'elles sortaient, sauf la *patine* qui les recouvrait, des ateliers du monétaire. Non loin et dans le même champ, le pic des ouvriers mit au jour d'autres objets très précieux au point de vue de l'art, comme figurines, petites statues aussi en bronze, se rattachant par leurs formes à la religion, aux usages et aux mœurs des romains. En présence de pareils témoignages, on ne saurait nier une antiquité reculée d'où découle nécessairement l'existence d'une population en partie éparse, en partie agglomérée habitant le territoire d'Alixan au moins avant la chute de l'empire des Césars.

Voici venir les hordes des Francs, des Bourguignons, des Lombards et des Huns appelés par la Providence pour châtier l'orgueil et la corruption d'un peuple qu'énervait la débauche la plus raffinée. La société, telle que l'avaient faite les lois et la domination de Rome, devait disparaître pour faire place à un peuple nouveau composé d'éléments divers mais marchant à la fusion et à l'homogénéité sous l'action bienfaisante du christianisme. Pendant que ce travail de régénération s'opère à travers des secousses

et des commotions sans nombre, un voile épais s'étend sur nos contrées déroband à nos yeux d'un côté, le spectacle d'un puissant empire se mourant sous les coups des barbares, de l'autre les derniers efforts du paganisme luttant, mais sans succès, contre les idées nouvelles qui allaient changer la face du monde en lui apportant des dogmes, des croyances, des institutions, des lois et des mœurs jusque là inconnus.

La province Viennoise fit d'abord partie du royaume que les Bourguignons s'étaient créé dans l'est delà France. Cet état issu de l'anarchie s'en alla par l'anarchie; on vit surgir alors ces seigneuries, ces comtés et ces principautés particulières qui composèrent le Dauphiné. Alixan compris dans le Valentinois apparaît sur la scène dès le douzième siècle, rangé parmi les nombreux fiefs des évêques de Valence. Les chroniques du temps ne disent point comment ils entrèrent en possession de cette belle terre, ni l'époque précise à laquelle Alixan passa sous leur domaine temporel. Toutefois cette châtelainie fut disputée à saint Jean, évêque de Valence, par un rival puissant qui revendiquait des droits et se disposait à les faire valoir les armes à la main, c'était Silvion de Clérieux : des amis communs s'interposèrent et terminèrent heureusement un différend qui aurait eu de graves conséquences pour les deux contendants. Etienne, évêque de Vienne et Hugues, évêque de Die, leur firent accepter, vers l'an 1144, un arrangement dont les termes conciliaient des intérêts froissés et ménageaient encore l'amour propre de chaque parti. Alixan resta au prélat ; mais Silvion fut dédommagé par la concession d'autres avantages que le cercle étroit d'une monographie ne me permet pas d'énumérerⁱ.

La Guerre des Evêques

Depuis la destruction du second royaume de Bourgogne fondé à Mantaille, en 879, au profit de Boson, les empereurs d'Allemagne héritiers de sa couronne et de ses droits, ne manquaient aucune occasion de faire acte d'autorité en Dauphiné ; mais leur pouvoir se brisait devant une longue possession contre laquelle ils avaient inutilement protesté. La souveraineté se réduisait pour eux à confirmer, à ratifier ce qu'ils n'avaient pas su empêcher. C'est ainsi que l'histoire nous les montre octroyant des fiefs et des chartes à droite et à gauche, sans en retirer autre chose qu'un stérile hommage ; c'est ainsi que le 29 octobre de l'an 1157, Frédéric premier se trouvant à Besançon envoie des lettres patentes à Odon, évêque de Valence, pour lui céder à tout jamais la terre et le château d'Alixan ; cette donation n'ajoutait rien à la puissance d'Odon, le volumineux parchemin qui la contenait s'en alla aux archives de l'évêché grossir des documents, comme lui, sans valeur réelle et sans importanceⁱⁱ.

Personne n'ignore les interminables querelles que les comtes de Valentinois suscitèrent aux évêques de Valence. Jaloux d'une autorité au moins égale à la leur, ils eurent recours à tous les moyens pour l'amoindrir et la détruire. Souvent d'augustes médiateurs parvenaient à leur imposer la paix, mais plus souvent encore c'était par la guerre, le pillage et l'incendie que se vidaient leurs démêlés.

Alixan eut beaucoup à souffrir de cette rivalité que rien ne pouvait étouffer. Sa position, son voisinage de **Valence** et son château-fort l'appelèrent à jouer un grand rôle au milieu de ce drame intitulé : *Guerre des Evêques*. Pris, repris, saccagé, brûlé, puis réédifié pour être de nouveau brûlé et saccagé, tel fut le sort que fit à ce bourg aujourd'hui assez peu connu, l'esprit inquiet, turbulent et belliqueux des sires de Poitiers, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais toujours audacieux à raison de la

faiblesse ou de l'humanité des évêques de Valence. Cependant le siège épiscopal était parfois occupé par des prélats qui, issus de familles nobles et puissantes, n'avaient pas toujours déposé leur humeur guerrière au seuil du sanctuaire. Le sentiment de la justice, le désir de maintenir intégralement leur puissance temporelle les poussaient, eux aussi, vers ces luttes sanglantes dont le moindre inconvénient était d'appauvrir ou de ruiner leurs vassaux.

De ce nombre fut Amédée de Roussillon que la mort de Guy d'Auvergne avait fait nommer administrateur du diocèse de Vienne. Pendant la vacance du siège, de graves démêlés s'étant élevés entre les chanoines de saint Barnard et les habitants de Romans, Amédée de Roussillon pour obéir à son mandat, prit parti en faveur du chapitre et fit à leurs adversaires une guerre opiniâtre qui dura plus d'un an. Ses troupes qu'il commandait en personne, entouraient la ville et formaient un blocus rigoureux ; l'avantage était pour lui et les habitants lassés d'une défense qui ruinait la ville, commençaient à incliner vers la paix. Le prélat belliqueux informé de leurs dispositions se relâcha un peu de sa vigilance et par le ralentissement qu'il imprima aux opérations du siège, donna lieu aux habitants de former le projet de le surprendre. En effet ils lui tendirent une embuscade dans laquelle il tomba ; ses troupes composées de gens venus du Diois furent surprises, battues et dissipées ; il eut lui-même beaucoup de peine à échapper au danger ; il se retira au château d'Alixan, laissant une partie des siens au pouvoir de l'ennemi et tout honteux aussi d'avoir perdu les fruits d'une année de victoires par un moment donné à la négligence et à trop de sécurité. Là il rallia les débris de son armée et convoqua le ban et l'arrière-ban dans ses terres afin de réparer sa défaite et de reprendre avantageusement la campagne. Comme il était habile capitaine et qu'il pouvait réunir autour de lui des forces supérieures il aurait eu raison des habitants de Romans; mais une fièvre tierce l'emporta en 1281ⁱⁱⁱ. Alixan qui était comme le rendez-vous des troupes épiscopales et le dépôt des machines et approvisionnements de guerre fut rendu au calme par la mort d'Amédée et perdit pour un moment cette animation et ce tumulte que devait produire dans ses murs la présence de milices turbulentes et se préparant au combat. Son château cinq ans plus tard s'ouvrait pour recevoir de nobles et illustres personnages ; mais cette réunion toute pacifique n'avait rien qui put alarmer ses habitants et troubler leur repos. Guillaume II^{me}, cardinal, légat du Saint-Siège et archevêque de Vienne s'était rendu à Alixan avec une nombreuse suite d'abbés, de moines et de prélats. Cette assemblée traita plusieurs affaires ecclésiastiques; on y régla entre autres choses que le prieuré de Parnans serait placé sous la dépendance du célèbre institut de Saint Antoine dont la puissance s'agrandissait chaque jour sous l'empire du grand renom que lui donnait ses œuvres de dévouement et de charité^{iv}.

Ce spectacle de hauts dignitaires de l'église conduits à Alixan pour ménager les intérêts de la religion, laissa dans le cœur de ses habitants des souvenirs vivaces et profonds ; heureux si leurs annales n'avaient enregistré que des faits de cette nature! Leur existence s'écoulait douce, paisible, partagée entre les travaux des champs et les joies du foyer domestique ; souvent le bruit des armes retentissait jusqu'à eux , mais sans altérer leur tranquillité. Le temps approchait cependant où ce bonheur allait s'enfuir pour ne laisser que le deuil, la souffrance et la misère.

Pierre de Châtelux, sorti de la puissante maison des seigneurs de Châtelux en Royans, occupait le siège épiscopal de Valence. Il y avait dans son caractère un penchant pour la guerre qui se développa bien vite à raison des obstacles que lui suscita le comte

de Valentinois. Ses troupes composées de cinq mille fantassins et de cent hommes d'armes furent battues près du village d'Eure; cet échec loin de l'abattre et de lui faire demander merci, ne servit qu'à rallumer son ardeur et sa vengeance- en vain l'archevêque de Vienne, en vain le prieur de St-Donat et l'abbé de Cluny cherchent-ils à lui inspirer des sentiments plus pacifiques; les hostilités recommencent et ses terres sont envahies par les soldats du comte ou ceux de ces alliés qui saccagent Montélier et Livron. Pierre de Châtelux fait incendier à son tour le château de Charpey et les maisons du mandement de Quint. Le Valentinois et le Diois n'offrent plus que l'image de la mort et de la destruction. En présence de tant de maux, de nouvelles tentatives d'accommodement sont faites par d'augustes médiateurs ; mais leur autorité est méconnue. Aymar de Poitiers craignant de voir ses premiers succès rester sans fruit et sans résultat, s'avance vers Alixan après avoir fait prendre à ses troupes l'écharpe blanche, soit pour les distinguer des *épiscopaux*, soit pour montrer à tous, en arborant cette couleur, que le Dauphin épousait sa querelle et non celle de son adversaire. Entourer la place, l'emporter de vive force et mettre le feu aux habitations renfermées dans l'enceinte, tels étaient les ordres; telle fut l'exécution. Il est difficile de se former une juste idée du tableau que présentait Alixan alors que ses maisons brûlaient, que ses habitants étaient massacrés et qu'une soldatesque effrénée parcourait les rues une torche à la main ; les cris des vainqueurs se mêlaient aux gémissements des mourants ; partout régnaient le tumulte et la confusion. Le premier sentiment de haine et de rage ayant été amplement satisfait, il ne restait plus rien à dévaster. Les troupes du comte abandonnèrent ces ruines fumantes et se répandirent dans le mandement d'Alixan pour y continuer leur œuvre de brigandage en abattant les récoltes, les arbres et les métairies^v. Les *épiscopaux* allaient se venger de l'incendie d'Alixan par l'incendie de Clérieux ; on ne leur en laissa pas le temps. Le pape délégua l'archevêque de Vienne pour amener les deux rivaux; sinon à une paix durable, du moins à une trêve dont le terme éloigné permettrait aux passions de se calmer; celui-ci s'achemina vers Chabeuil où il fit citer l'évêque de Valence et le comte de Valentinois, bien résolu d'employer les censures ecclésiastiques s'ils refusaient d'écouter ses offres de conciliation. La menace d'une excommunication n'était pas chose indifférente dans ces temps d'anarchie, mais de foi et de soumission profonde à l'église ; aussi Aymar de Poitiers et Pierre de Châtelux accédèrent aux propositions de l'archevêque et jurèrent d'observer religieusement la trêve qui leur était imposée.

Ces événements se passaient en l'année 1347. Les habitants d'Alixan se hâtèrent de réparer les désastres et les pertes que la guerre leur avait fait subir ; peu à peu, mais à grand renfort de sacrifices et de labeurs, tout fut restauré ; les traces du feu disparurent sous de nouvelles constructions et le bourg reprit son ancienne physionomie de paix, de calme et de travail.

En 1369 la bannière épiscopale disparut et cessa de flotter sur le donjon d'Alixan; d'impérieuses nécessités avaient commandé à l'évêque de Valence l'engagement de cette terre pour le paiement de 700 florins d'or qu'il devait à Henri de Sassenage, seigneur de Montélier. Mais cette aliénation faite avec regret par Louis de Villars n'entraînait rien de fâcheux pour les manants et les vassaux d'Alixan ; elle cessa du reste avec les causes qui l'avaient provoquée et Alixan rentra dans le domaine temporel des évêques de Valence^{vi}.

Louis XI en Dauphiné

Il n'est pas de manoir en Dauphiné, il n'est pas de bourg et de village qui ne revendique l'honneur d'avoir été visité par Louis XI. Ce prince encore dauphin passa dix années à chasser ou à guerroyer dans le Dauphiné qu'il qualifiait du titre si bien mérité *de tant gentil pays*. Courir le cerf et le sanglier, c'était là sa passion dominante, car d'après les traditions locales, chacune de nos vieilles forêts aurait été parcourue par le royal chasseur ; mais pour ne point mentir à l'histoire, il faut bien dire aussi que le soin de ses plaisirs ne lui fit jamais oublier les besoins et les améliorations d'une province qui lui servit d'asile pendant les longs démêlés que son esprit dur et indépendant avait suscités entre lui et Charles VII son père ; abaisser le pouvoir féodal au profit de l'autorité royale, venir en aide aux communautés épuisées et appauvries, les doter de marchés et de foires, se créer une noblesse plus soumise, arrêter les envahissements du duc de Savoie et s'attacher les grandes cités par l'octroi de nouvelles franchises et libertés, voilà ce qui marqua le séjour de Louis XI dans nos villes, nos bourgs et nos châteaux. Ce prince était à Alixan dans le mois de décembre de l'année 1448 et c'est dans les salles du château qu'il signa à la prière du célèbre Barthélemy de Nièvre, des lettres patentes portant concession de quelques faveurs sollicitées par les habitants de Vienne.

En 1450 Louis XI habitait de nouveau ce bourg avec une suite nombreuse de seigneurs et de gentilshommes. A cette seconde visite se rattache un échange daté du 6 mai qui faisait passer la terre de Chabrillan à Pierre de Moreton, moyennant abdication des droits qu'il avait sur Pierrelatte^{vii}.

Les guerres devenaient moins fréquentes dans le Valentinois; cet avantage était le résultat de la présence de Louis XI et des rudes coups qu'il avait portés au pouvoir de la noblesse en lui retirant la faculté de tirer l'épée sans l'assentiment du roi. Jusque là tout baron froissé dans ses intérêts ou conduit par le sentiment de la gloire et l'instinct des conquêtes, en appelait aux armes et demandait le redressement de ses griefs aux chances des combats. Louis XI brisa l'épée des seigneurs turbulents, interposa dans les querelles le contrôle de son autorité et désormais il fallut compter avec lui.

L'hérésie des Vaudois

Cependant si le bruit des armes cessa de retentir autour des murs d'Alixan, toute inquiétude n'avait point disparu; un ennemi secret avait pénétré dans la place; l'ignorance, les passions et le désir de la nouveauté leur en avaient ouvert les portes; il est vrai que le sang, la mort et le pillage ne signalèrent point sa présence ; mais son action invisible et mystérieuse d'abord s'exerçait sur les esprits et là ses ravages, quoique concentrés et cachés aux regards, n'en étaient pas moins déplorables, ni moins profonds ; je veux parler de l'hérésie des Vaudois.

Repoussés du Comtat et du Languedoc, ces sectaires étaient venus chercher un refuge dans les montagnes du Dauphiné; puis enhardis par le repos qu'on leur laissait, ils profitèrent des troubles de la province et surtout des longues dissensions des sires de Poitiers et des évêques de Valence pour se répandre dans nos contrées. Alixan, Peyrus, Châteaudouble et Chabeuil leur servirent d'asile. En 1496, l'autorité ecclésiastique s'émut de leur nombre et des progrès croissants qu'obtenaient leurs doctrines, par une

propagande sourde mais active; Christophe de Saillans, vicaire général du diocèse se transporta sur les lieux, afin de combattre l'hérésie et d'éclairer des populations toujours faciles à égarer, toujours avides de changement. Dans quelques paroisses un éclatant succès couronna ses généreux efforts; la crainte et la violence obtinrent ailleurs une soumission moins heureuse et moins durable, parce qu'elle n'était pas le résultat de la douceur et d'une discussion calme et pacifique^{viii}.

Réunion du Chapitre de Saint Apollinaire à Alixan

Jean d'Epinau, évêque de Valence étant mort le 5 janvier de l'an 1503, la vacance du siège donna lieu à de graves démêlés dans le sein du chapitre de Saint-Apollinaire. Les chanoines étaient partagés sur le choix de son successeur; les uns portaient leurs suffrages sur Gaspard de Tournon et les autres sur Urbain de Miolans. La peste sévissait alors cruellement dans le bas Dauphiné et en particulier à Valence. Ce motif, dont on sent toute l'importance, engagea les membres du chapitre à se transporter dans les murs d'Alixan pour y délibérer loin de tout danger et de toute préoccupation sur le mérite et la valeur des candidats. Le 4 et le 20 du mois de janvier, les antiques salles du château prirent un aspect d'animation dont le caractère religieux ressemblait peu aux mouvements et aux projets belliqueux dont elles avaient été jadis le confident et le témoin. Ces deux réunions n'aboutirent point: l'assemblée se transporta à Romans, puis à Valence que l'épidémie avait abandonné pour s'abattre ailleurs^{ix}.

Alixan aux 16^{ème} et 17^{ème} siècle, l'Hôpital, le Prieuré, les remparts, l'organisation administrative

Les annales d'Alixan sont peu fécondes en événements; mais en les fouillant avec soin, on y découvre encore des documents précieux qui peuvent jeter un peu de lumière sur les mœurs et la vie intérieure de ses habitants. Représenter Alixan avec tout ce qui le constituait au moyen âge, c'est raviver le patriotisme, c'est lui rappeler des souvenirs pleins d'enseignements pour ceux qui aiment à se reposer des fatigues du jour par l'étude du passé.

Alixan, en des temps déjà bien loin de nous, vit sa population décimée plusieurs fois par des maladies tantôt contagieuses, tantôt épidémiques, mais toujours désignées dans les chroniques sous le nom générique de *peste*. Le retour fréquent de ce fléau appelait un asile pour recevoir ceux qui en étaient frappés. La charité si vive, si généreuse de nos pères y pourvut avec un zèle que le sentiment religieux pouvait seul exciter; bientôt s'éleva un hôpital, non loin de l'enceinte du bourg, doté de revenus et de biens-fonds qui témoignaient par leur importance et leur nombre de la piété et du dévouement des habitants. Cet établissement était régi par une confrérie alors en grand renom, celle du Saint-Esprit, et figure souvent dans les transactions, les testaments et les actes notariés. Au seizième siècle, si l'on en juge par l'énumération de ses titres de propriété, il avait atteint une prospérité qui semblait devoir lui assurer une longue existence; mais les troubles de la réforme le mirent dans un état de dépérissement qui amena sa ruine et sa destruction^x.

Comme l'hôpital, le riche prieuré de Saint-Martin de Coussaud, était situé dans la campagne, au levant et à peu de distance d'Alixan; bâti sur une éminence que

recouvraient la maison claustrale, une belle église et un clocher pyramidal , il dominait les champs, servait d'asile au voyageur fatigué et réveillait au cœur du pauvre manant qui le contemplait, des pensées d'espérance et de foi , seules capables de le soutenir dans ses rudes journées. Il dépendait de l'ordre de Saint-Ruf ; ses revenus étaient très considérables ; car en dehors de *la portion congrue* affectée à l'entretien du curé d'Alixan et de la sacristie de l'église paroissiale, ils paraient encore aux besoins du prieur ou de deux ou trois religieux vivant à Saint-Martin.

L'église de paroisse portait le vocable de Saint-Didier ; elle dépendait du chapitre de Saint Apollinaire qui en était le co-décimateur ; pendant longtemps il jouit du droit de nommer le curé ; mais à la suite de circonstances demeurées secrètes, il fut dépouillé du titre de collateur au profit de l'évêque diocésain ; le pieux édifice était dans l'enceinte du château au point culminant même du mamelon, autour duquel s'étendait le bourg composé de petites rues aboutissant à une grande rue circulaire. Il avait dans sa position et dans son architecture ce caractère monumental que nos pères savaient si bien imprimer à leurs œuvres , alors surtout qu'il s'agissait d'un édifice consacré à Dieu.

Une cour ou judicature composée d'un châtelain, d'un procureur, d'un greffier et de quelques sergents, rendait la justice au nom de l'évêque de Valence, qui en sa qualité de seigneur, avait toute juridiction sur ce lieu. Vers la fin du XVIII^e siècle ce tribunal avait cessé d'exister; Alixan faisait partie du baillage épiscopal plus connu sous le nom de justice-mage de Valence. On montre encore dans un petit carrefour, sur la rue principale, l'endroit où s'élevait le gibet destiné soit à punir les délits, soit à châtier les grands crimes : parmi les habitants, les uns passent avec indifférence devant ce pilastre en pierre portant la date de 1579, et pourtant de combien de souffrances et de tortures morales et physiques, n'a-t-il pas été le témoin ! Les autres pleins des souvenirs de la tradition , ce livre ouvert à tout le monde, ne franchissent le carrefour qu'avec un sentiment de répulsion et de terreur qui semble dire : délivrez-nous du gibet. La potence des judicatures privées a disparu depuis la révolution de 89 ; elle n'est plus debout sur nos places pour affliger les regards du villageoise et du citadin ; exclu du code pénal, repoussé par nos mœurs , le gibet n'existe plus ; et comme personne n'appelle son retour, pas une voix ne dira : que la terre te soit légère.

Le chatelain n'a pas toujours rempli à Alixan les fonctions de juge ; car en 1540, un office de *viguerie* était possédé par noble Humbert Bertrand ; ce gentilhomme avait dans le mandement un petit château ou maison-forte et jouissait en outre des droits seigneuriaux sur le village du Plan-de-Baix.

Deux consuls, dont un percevait les tailles, dirigeaient les affaires de la communauté de concert avec le châtelain. Celui-ci veillait à la sûreté du bourg, commandait la milice et provoquait les assemblées du peuple ainsi que la réunion des notables. On voit par cet exposé succinct de l'organisation municipale d'Alixan , combien sont dans l'erreur ceux qui attribuent à nos temps modernes le régime et l'affranchissement des communes.

Un hôpital richement doté, un prieuré, une église desservie par deux ou trois prêtres , une judicature, un office de notariat et une municipalité assise sur de larges bases , voilà ce qui constituait Alixan au moyen-âge ; mais tant de sages et utiles institutions ne suffisaient point pour garantir à ses habitants la prospérité, l'aisance et le bien-être ; en ces temps de troubles et de commotions , la sécurité publique reposait le plus souvent sur la force et les moyens de défense. Aussi chaque bourg avait-il son donjon et sa ceinture de remparts. Aujourd'hui qu'il ne reste plus que des ruines, qui vont disparaissant chaque jour, pour faire place à de nouvelles constructions, il serait

difficile de se figurer l'aspect imposant et guerrier que présentait au loin le bourg d'Alixan avec, ses tours et ses murailles crénelées. Assis sur une éminence isolée le château n'avait pas une grande étendue ; mais il empruntait à la nature de sa position , une puissante force que venaient encore augmenter des travaux dirigés et construits avec une grande connaissance de l'art militaire. Une porte défendue par un pont-levis le mettait en communication avec le bourg, dont les maisons étaient protégées par des murailles épaisses, percées de deux portes et flanquées de tours dont trois portaient les noms de Coussy , de Philippeaux et de la Pourette ; enfin de larges fossés environnaient Alixan et ajoutaient aux moyens de défense qu'il trouvait dans ses fortifications et dans le donjon seigneurial.

Plus d'une fois les habitants d'Alixan avaient été appelés à combattre, plus d'une fois la sentinelle qui faisait le guet sur la plate-forme du donjon avait eu à signaler la présence de l'ennemi ; et toujours ils avaient montré ce que peut l'amour du pays natal , animé par un courage trop souvent mis à l'épreuve. Ils avaient traversé bien des jours, mauvais, ils avaient vu leurs foyers violés et envahis ; mais la Providence leur réservait des maux qui par leur durée, allaient laisser bien loin derrière eux , tout ce qu'avaient pu enfanter d'alarmes, de souffrances et de privations, les sanglantes guerres suscitées par la jalousie, l'ambition et l'ardeur belliqueuse des comtes de Valentinois.

Les guerres de religion,

La longue et douloureuse période des troubles civils et religieux qui firent du Dauphiné et du Languedoc, comme un vaste champ de bataille où s'égorgeaient des compatriotes , des parents et des amis, ne devaient point passer inaperçue à Alixan. Son château , sa proximité de Valence et de Romans, sa position topographique, lui imposaient une part d'action et de mouvement, qui pour n'être pas signalée dans les chroniques contemporaines, n'en fut pas moins réelle et désastreuse; occupée tantôt par les protestants, tantôt par les catholiques , cette place eut à soutenir plusieurs sièges dont le résultat se traduisait toujours , quel que fut le drapeau du vainqueur, par des vexations, par la misère et le pillage.

En 1561 , le gouverneur du Dauphiné guidé par un sentiment de crainte que justifiait trop l'agitation des esprits, fit occuper Alixan par la compagnie du capitaine Bologne ; ce gentilhomme qui habitait dans le mandement de Saint-Nazaire-en-Royans, défendit vaillamment la place confiée à sa bravoure et à sa fidélité; mais il dut céder à des forces supérieures^{xi}. Les protestants emportèrent Alixan, le perdirent pour le reprendre de nouveau et le quitter encore, selon que le succès ou la défaite marquait leurs entreprises. Pendant qu'ils étaient maîtres de la place , eut lieu un autodafé qu'il est bon de signaler; c'était le 21 octobre 1563. Frère Bachasson , cordelier de Romans , remplissait à Alixan les fonctions de curé, on ne sait point en vertu de quelle circonstance ; trouvant son froc trop lourd , sa chaussure trop légère, sa règle trop gênante, il avait embrassé les doctrines de Luther et s'efforçait à grand renfort de diatribes dans ses prédications, de gagner des disciples à son patron. La tâche était difficile, il ne rencontrait à Alixan que des cœurs durs et obstinés dans leurs *superstitions* ; à bout de raisonnements et d'éloquence , il crut avoir tout dit, tout fait, tout gagné , en jetant dans le four banal, à l'issue de son prêche, tous les titres, livres et documents qui avaient trait à la religion , à son culte et aux biens ecclésiastiques attachés à la cure. Après un acte aussi ridicule que sacrilège, le moine apostat se croisa

les bras et put se dire en lui-même : c'en est fait, plus de couvents, plus de confession, plus d'abstinence, plus de vœux , plus de frein aux penchants du cœur, le passé est anéanti et Rome est vaincue! Quatre ans plus tard, ce même Bachasson trouvant que ses coreligionnaires n'allaient pas assez vite en besogne conduisait un corps de huguenots auprès de l'église des cordeliers de Valence et leur donnait le bon exemple, en incendiant le premier, un édifice dont la présence était comme un reproche de sa conduite et de son apostasie^{xii}.

Les sièges et les attaques qu'avait soutenus Alixan dans l'intervalle de peu d'années , n'avaient pu s'accomplir, sans amener la ruine de ses fortifications ; son état était déplorable ; de larges brèches pratiquées dans les remparts , des tours démolies laissaient entrevoir des maisons abattues et des rues couvertes de décombres. Les portes, les murailles et le château demandaient donc d'urgentes réparations. Le baron de Sassenage , seigneur de Montélier et l'un des plus fermes champions de la cause royale, plaida vivement en faveur d'Alixan et sur le tableau qu'il fit de ses besoins et de son extrême pénurie, obtint de l'intendant du Dauphiné , que cette place serait de nouveau fortifiée en toute hâte et préservée par là des tentatives que le parti protestant n'eut pas manqué de diriger contre elle, attiré par la triste situation où l'avaient réduite les nombreuses attaques qu'elle avait essuyées. De grands travaux de restauration commencèrent en 1569 ; bientôt grâce aux corvées et au concours forcé des paroisses voisines , l'enceinte d'Alixan put abriter ses habitants contre un coup de main et recevoir une garnison de soldats catholiques^{xiii}.

Jean Collet , sieur de la Chasserie , fut nommé gouverneur d'Alixan en 1575. La rare valeur et le dévouement qu'il avait déployés jusque-là au service du roi ne se démentirent pas durant l'importante mission qu'on venait de lui confier ; l'amour du pays natal joint au sentiment du devoir, lui donna une nouvelle énergie qui tourna au profit et à la gloire de ses compatriotes. Indigné des vexations et des violences auxquelles se livraient les huguenots en garnison à Châteaudouble , il se réunit à ces braves et intrépides capitaines du Valentinois , qui s'offrirent à Maugiron pour soumettre cette place devenue l'asile et le boulevard de la rébellion. Leurs efforts furent couronnés d'un plein succès en 1579 par la prise de Châteaudouble. L'histoire met Jean Collet au nombre de ceux qui se distinguèrent le plus dans ce mémorable siège , dont la durée faillit mettre en échec les troupes de Maugiron, appuyées cependant d'une nombreuse artillerie^{xiv}.

Le sieur de la Chasserie veilla tant et si bien à la garde d'Alixan, qu'il eut le bonheur de le soustraire pendant longtemps aux horreurs d'une place emportée , pillée et incendiée.

Cependant les huguenots revenus de la terreur où les avait jetés la prise de Châteaudouble, s'agitaient de nouveau et ouvraient une campagne dont le résultat fut une réparation glorieuse des pertes qu'ils avaient subies. Pleins de fiel et de rancune, ils ne pouvaient pardonner à Collet sa part active aux derniers faits d'armes qui avaient humilié leur drapeau ; et ce fut un sentiment de haine qui les conduisit l'année suivante sous les murs d'Alixan. Y eut-il surprise, trahison ? le commandant était-il allé guerroyer aux environs avec un détachement de la garnison : on l'ignore : mais le bourg tomba au pouvoir des ennemis vers le mois d'août de l'an 1580. Les troupes catholiques des places voisines s'émurent de ce coup inattendu et songèrent à châtier ceux qui l'avaient si audacieusement exécuté. Un corps considérable partit de Valence et rencontra les huguenots d'Alixan que le besoin de fourrager et de piller avait fait sortir du bourg ; l'action fut vive et meurtrière; soixante protestants restèrent sur le champ

de bataille ; les vainqueurs perdirent quatorze soldats dont la mort fut vengée par la prise immédiate d'Alixan.

Un édit de paix ayant été signé en décembre de la même année, M. de Monestier alors cantonné à Alixan , avec ses troupes , fut chargé de veiller à son exécution. Gap et Livron devaient être évacués ; comme l'expérience lui avait appris qu'il fallait peu compter sur l'empressement des huguenots lorsqu'il s'agissait de céder le terrain à leurs adversaires, il expédia vers Livron 500 arquebusiers suivis de sa compagnie de gendarmes et de celle du duc de Genevois. Le sieur de Blacons , gouverneur de la place , les reçut sans difficulté et leur remit les clés de la ville. Cette nouvelle rassura de Monestier , qui se rendit à Valence , laissant toutefois son camp à Alixan , où sa présence semblait encore nécessaire^{xv}.

Les années suivantes furent marquées par cette alternative de succès et de revers qui est le caractère distinctif des guerres longues et opiniâtres ; les deux partis cherchaient à augmenter leur force, à étendre leur domination. Au milieu de ces conflits sanglants , de ces campagnes imprévues , de ces prises et reprises de bourgs et de villages, souvent le vaincu de la veille était le triomphateur du lendemain ; toute conquête était éphémère et le peuple voyait s'en aller ses ressources, ses petites épargnes, ses sueurs et son sang au profit des bandes armées qui enlevaient ses récoltes , ses bestiaux et achevaient la ruine par des subsides et des contributions forcées.

La mise à sac de Saint Martin de Coussaud

Le 20 du mois d'août de l'an 1588 , un corps de protestants se présenta devant Alixan pour s'en emparer; mais l'attitude et les démonstrations de la garnison leur faisant craindre une résistance longue et acharnée, les huguenots plièrent leurs tentes pour se diriger vers une proie plus facile. La vue du prieuré de Saint-Martin de Coussaud , échappé comme par miracle aux ravages de la guerre, réveilla en eux cette haine qu'éprouvait tout bon huguenot à l'encontre d'une église et d'un établissement religieux . Il y avait là , quelques moines dignes des honneurs de la pendaison, quelques vases et ornements sacrés à piller; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire oublier la honte de leur retraite précipitée. A la première nouvelle d'un détachement ennemi se dirigeant vers Alixan pour l'assiéger, grand avait été l'effroi dans la population rurale ; les tenanciers et manants voisins du prieuré se réfugièrent dans l'église, pensant y trouver un asile assuré et inviolable ; comme s'il y avait quelque chose d'inviolable pour le fanatisme ! Avides de butin, de sang et de carnage, les huguenots arrivèrent bientôt, devant le prieuré; ils enfoncent les portes de l'église, massacrent Jean Jossaud et Saint-Amour qui essayèrent peut-être de timides observations sur le droit d'asile et emmènent prisonniers , hommes, femmes et enfants, pour leur faire subir des tortures et de mauvais traitements. L'église ainsi profanée par l'effusion du sang demeura interdite jusqu'au 18 du mois d'avril de l'année suivante, époque à laquelle Mgr Charles de Léberon, évêque de Valence, vint à Alixan pour la réconcilier et la rendre au culte^{xvi}.

Les combats de la Ligue

Henri III ayant été lâchement assassiné le premier août 1589, sa mort raviva les espérances des ligueurs ; on donnait ce nom à un nouveau parti qui s'était formé dans le but de paralyser les efforts de Henri de Navarre ; il ne voulait pas d'un roi hérétique assis sur le trône de Saint-Louis ; mais derrière cet attachement à la foi catholique, se

cachaient des motifs ambitieux que ne pouvait voiler entièrement un zèle plus apparent que sincère.

Les intrigues rallumèrent le feu des guerres civiles que semblait devoir éteindre la fin si tragique du dernier des Valois. L'anarchie leva de nouveau sa tête hideuse et parcourut nos contrées semant le trouble, le désordre et la confusion. Les villes et les provinces se déclaraient pour les ligueurs, les huguenots et les royalistes selon le parti qu'avait épousé le gouverneur qui les conduisait. Romans tenait pour le duc d'Epéron ; le duc de Mayenne, chef des ligueurs, occupait plusieurs places dans les environs; Alixan était de ce nombre. Au mois de juin de l'an 1596, le comte de la Roche et le sieur du Passage, tous deux royalistes, voulant s'opposer aux progrès de la ligue, sortent de Romans à la tête de leurs troupes et vont mettre le siège devant Alixan. Le sentiment de leurs forces et le triste état des fortifications du bourg ne leur laissaient aucun doute sur le succès de leur entreprise; mais la garnison fit son devoir; elle se défendit vaillamment. Une résistance si peu attendue et plus encore la mort de quelques-uns des assiégeants les contraignit à abandonner leur projet. Dévaliser l'arrière-garde d'une armée qui traversait le Valentinois pour se rendre en Provence, leur parut chose plus aisée. Les honneurs de la campagne se réduisirent donc pour eux au meurtre de quelques soldats attardés et au pillage de fourgons mal protégés^{xvii}.

Puisés à une source certaine, les faits que je viens de raconter sont loin de représenter la part d'événements que peut revendiquer Alixan, durant les troubles qui agitèrent le Dauphiné. Le silence des chroniqueurs nous réduit à des conjectures, il est vrai; mais ces conjectures en raison des témoignages qui les appuient, ont presque la force d'un acte authentique et avéré. Qu'importe donc que les historiens dont la plume allait moins vite que les faits, n'aient pas enregistré avec détail tous les combats, les sièges, les prises et reprises qui se rattachent aux annales d'Alixan? Les ruines de son château, la destruction de ses murs opérée même avant la fin des dissensions civiles, ne déposent-elles pas contre la rage et la fureur des partis? Ne lui assignent-elles pas un rôle actif dans le drame sanglant qui se jouait pour la plus grande gloire de quelques chefs intrigants et ambitieux?

Alors que la guerre s'était un peu ralentie sous la division et la lassitude des partis, le bourg d'Alixan n'offrait plus qu'un spectacle de deuil et de tristesse. En traversant ses campagnes, en jetant les yeux sur son antique donjon démolé, sur ses remparts ouverts de tous côtés, Le voyageur pouvait dire: la haine a passé par là!

Comme l'orage grondait encore dans le lointain et qu'il pouvait venir fondre sur eux, les habitants mirent à profit les instants de repos que les passions fatiguées leur laissaient, afin de se préparer aux éventualités qui les menaçaient. La *Tour neuve* fut bâtie avec les matériaux du château; des sentinelles dont les gages étaient de quatre sols, veillaient continuellement soit sur la tour du clocher, soit aux portes d'*Amont* et d'*Abas*. Plus tard, c'est-à-dire aux dernières années du XVI^e siècle, le mauvais état du pont-levis de la porte située sur la route de Romans, le fit supprimer et enlever; son usage présentait plus de dangers, qu'il n'offrait de défense et de sécurité. Quant au donjon, il fut aliéné, puis acquis par l'évêque de Valence qui utilisa ses vieilles tours et ses débris, de manière à en faire un séjour confortable et délicieux. Racheté par la communauté en 1731, il fut converti en hôtel de ville. Cette dernière phase de son existence n'est pas celle qui offre le moins d'intérêt aux esprits recueillis que repose agréablement tout contraste moral produit par l'inconstance des choses humaines^{xviii}.

Le retour à la paix

A l'avènement de Henri de Navarre au trône de France, le peuple respira : l'ordre se rétablit; la religion étala de nouveau ses pompes et ses mystères ; des pratiques séculaires interrompues pendant les guerres de la réforme, appelèrent bientôt l'attention publique et l'on vit, des populations entières libres de craintes et de violences, se porter en foule vers ces lieux vénérés que nos pères aimaient à visiter. Le 11 mai de l'année 1599 , quatre cents personnes de la paroisse d'Alixan et de Montéliér se rendirent à Saint-Antoine de Viennois , pour y remercier Dieu du retour de la paix et jouir du magnifique spectacle qu'offrait la châsse du saint anachorète portée triomphalement dans les rues par les quatre premiers barons du Dauphiné^{xix} . La vue de ces bannières déployées au vent et indiquant à travers les ondulations du pays la marche des processions rurales qu'attirait la fête de l'Ascension , n'avait rien d'alarmant pour ceux qui en étaient les témoins ; dans ce mouvement religieux et populaire , éclatait le symptôme certain des dispositions pacifiques qui animaient alors les esprits ; artisans, bourgeois, nobles et manants puisaient dans les solennités du catholicisme l'oubli du passé et l'espérance d'un avenir meilleur . Forts des enseignements de la foi et pleins d'une confiance que légitimait le grand concours de pèlerins venus de tous les points à Saint-Antoine , les habitants d'Alixan regagnèrent leurs foyers et par le récit des merveilles qui avaient frappé leurs regards étonnés, préparaient pour les années suivantes le retour de processions encore plus nombreuses et plus empressées . Aux émotions de la guerre succédaient les douces émotions de la paix ; nos campagnes prenaient un aspect inconnu depuis longtemps , les traces de nos discordes s'effaçaient peu à peu et tout annonçait une ère de bonheur et de prospérité.

Catholiques et huguenots , royalistes et ligueurs avaient désarmé devant l'ascendant victorieux qu'avait su prendre le pouvoir royal personnifié dans Henri IV et vigoureusement développé par le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII ; cependant la fermentation régnait encore ; les protestants se réunissaient clandestinement et menaçaient de reprendre les armes; leurs sourdes menées, leurs projets hostiles contraignirent l'autorité à placer des garnisons dans les plus petites places du Valentinois. Alixan était occupé par un escadron.de cavalerie dont la présence incommodait fort les religionnaires et *prédicants* des environs ; mais son entretien devenait une charge trop lourde pour des habitants réduits à la plus grande misère.

Dès que le calme reparut, il se fit dans chaque communauté un travail de rénovation auquel Alixan ne demeura point étranger ; sa marche d'abord lente et peu sensible se manifesta bientôt par d'heureux résultats qui firent oublier tous les désastres passés. L'agriculture et l'industrie reçurent une impulsion favorable des besoins du moment ; la majeure partie des habitants du bourg, surtout pendant la mauvaise saison se livra avec ardeur à la fabrication des ratines , des serges et de draps grossiers ; en été leurs champs se couvraient de pastel ; la culture de cette plante , si nécessaire alors pour la teinture des étoffes de laine , se pratiquait à Alixan avec une extension merveilleusement favorisée soit par un écoulement assuré, soit par la rare fécondité des terres du mandement. En répandant le bien-être chez tous les habitants, cette activité au travail imprimait à leurs relations commerciales un caractère d'animation qu'on ne saurait plus retrouver de nos jours.

Les guerres religieuses avaient laissé beaucoup à faire, beaucoup à réparer; la communauté d'Alixan usa de ses premières ressources , au profit de l'église paroissiale

de Saint-Didier , que les huguenots avaient presque entièrement démolie; il n'en restait que le chœur et les murs latéraux. On se hâta de la couvrir ; plus tard une voûte nouvelle, mais en désaccord avec le style primitif de l'édifice, vint compléter une restauration qui naturellement se ressentait de l'état de gêne dans lequel se trouvait Alixan . La construction du clocher suivit de près ; quatre cloches échappées au vandalisme rappelèrent aux habitants par leurs sonneries tantôt tristes, tantôt joyeuses , les splendeurs et les pompes chrétiennes qu'avaient vues leurs ancêtres . Le rétablissement de l'horloge publique témoigna aussi du zèle, de l'administration pour tout ce qui pouvait concourir au bien-être de tous.

L'antique *maladrerie* convertie en hôpital eut une large part aux sacrifices généreux que s'imposait la communauté pour faire disparaître les ruines et effacer les traces des discordes civiles. La paix était rentrée dans les foyers ; les esprits se laissaient aller à une douce confiance pour l'avenir; mais au milieu de celle prospérité naissante, il y avait des êtres souffreteux, des infirmes, des pauvres qui réclamaient des secours et des consolations. L'asile de la douleur n'avait pas été respecté durant les mauvais jours; ses murs déserts et sans toitures redisaient assez ce que peut la haine de l'homme lorsqu'on déchaîne ses passions au nom de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré , la religion et la patrie. Quatre-vingts personnes appartenant à la confrérie du Saint-Esprit , se partagèrent le soin de visiter les malades et de les assister à domicile. Quant à la réédification des bâtiments de l'hôpital, la pénurie des revenus publics ne permettait point de l'entreprendre; ils furent abandonnés et disparurent du sol mais non de la mémoire du peuple; car le nom d'hôpital est demeuré attaché au quartier dans lequel il s'élevait jadis.

Les terres et les titres de pensions n'avaient pas tous été aliénés de l'hôpital; ce qu'un zèle actif et courageux avait sauvé du naufrage constituait encore des rentes assez fortes pour parer à tous les besoins des nécessiteux . Cependant l'administration des legs et des dons de la charité fut ravie au bureau des pauvres , composé des dignitaires de la confrérie du Saint-Esprit. Un décret de Louis XIV , daté de l'an 1680, détermina l'annexion des biens de l' *Aumônerie* d'Alixan à l'ordre des chevaliers du Mont-Carmel et de Saint Lazare de Jérusalem, à la charge par les hospitaliers d'observer les intentions des bienfaiteurs de cet établissement . L'ordonnance royale fut-elle modifiée plus tard dans son exécution ? Cela paraît probable ; car le bureau de bienfaisance actuel jouit encore, chose rare, de tous les biens dépendants de l'ancien hôpital d'Alixan^{xx}.

Pendant qu'un travail de rénovation s'opérait dans la communauté et que les institutions municipales reprenaient leur vie et leur allure naturelle, quelques faits isolés s'accomplissaient à Alixan ; je vais les retracer avant de clore et de fermer cet aperçu historique sur un bourg dont les destinées vont désormais s'écouler dans le silence et l'obscurité. La centralisation moderne, que je n'ai pas mission de juger , commençait à produire ses fruits; l'animation et la vitalité des provinces disparaissaient pour faire place à un régime uniforme qui laissait bien loin derrière lui , l'époque si féconde, si émouvante et si dramatique du moyen-âge. Comme de nos jours, les annales d'un pays vont se réduire aux seuls registres de l'état civil, il faut ne rien perdre de tout ce qui peut jeter de l'éclat et de l'intérêt sur l'existence et les mœurs de la vieille société. Le patriotisme ne se nourrit pas exclusivement des grandes actions ; il s'attache aux plus petits événements ; il sait les méditer , les recueillir et les conserver avec soin.

Le retour de la Peste en 1650

Le retour subit de cette peste , qui avait si souvent décimé la population, vint en 1649 et 1652 jeter l'alarme et l'effroi dans le bourg d'Alixan. Elle sévissait cruellement à Valence et à Romans ; dès la première nouvelle de son apparition, la communauté avisa aux moyens de s'en garantir. La fermeture des portes, l'interdiction de tout rapport avec les étrangers , une garde veillant jour et nuit, telles sont les mesures que prit le châtelain. Ce magistrat eut lieu de se féliciter des précautions que lui avait suggérées son dévouement ; car la peste ne força point la consigne des sentinelles ; elle passa outre, satisfaite pour cette fois de la vive épouvante qu'elle avait semée chez de paisibles habitants.

Les attaques des loups en 1717

En 1717, un fléau d'un autre genre mit en émoi la population d'Alixan, celui-ci n'était point mystérieux et insaisissable comme la peste; il avait chair et os ; sa configuration n'avait rien de commun avec les maladies contagieuses ; il se traitait non plus avec *le sachet de camphre*, mais par l'injection violente d'une balle de gros calibre. Les montagnes étaient couvertes de neige; le froid avait acquis une intensité qui valut à l'hiver de 1717 , les honneurs d'une mention particulière dans toutes les gazettes de l'époque . Poussés par la famine, des loups vinrent chercher dans les campagnes d'Alixan une pâture qu'ils ne trouvaient plus dans les bois et les forêts du mont Muzan ; onze enfants furent dévorés par ces animaux; le deuil, la crainte et la douleur se répandirent dans chaque famille . Afin d'éviter de nouveaux malheurs , une battue générale fut organisée et l'on vit le tenancier, l'artisan et le laboureur s'armer d'un mousquet pour courir sus à ces terribles hôtes des montagnes^{xxi}.

Maladie contagieuse en 1752

L'ère des souffrances, des calamités et des épreuves s'ouvrait de nouveau en 1752. Une maladie contagieuse éclata tout-à-coup , renouvelant par ses cruels ravages, les angoisses et les tristes suites des pestes, qui au moyen-âge désolaient nos contrées. Déjà trente, chefs de famille avaient succombé. Les archives locales se sont bornées, on ne sait pourquoi, à ne constater que la mort des principales victimes ; mais le mal ne dut-il point atteindre les femmes et les enfants ; eux aussi furent frappés, tout porte à le croire. Faibles et impuissants contre un fléau qui les décimait, les habitants d'Alixan tournèrent leurs regards vers le ciel et se reposèrent sur lui du soin de les sauver. La communauté s'engagea par un vœu solennel prononcé au milieu des ruines de l'église du prieuré . Quel beau sujet pour un peintre habile, que celui d'une population toute en deuil, s'agenouillant sur les décombres d'un temple désert et ratifiant par ses larmes et ses sanglots les vœux du magistrat qui priait en son nom ? Il y avait là des mères , des épouses et des enfants; Dieu exauça leur demande; le mal perdit de sa force, puis disparut.

Les femmes et la journée des cendres, août 1709

Pour ne pas interrompre la suite des événements douloureux qui ont troublé à diverses époques l'existence si calme et si laborieuse de la population d'Alixan, j'ai omis un épisode qui se rattache aux nombreux approvisionnements occasionnés par les guerres que Louis XIV déjà vieux soutenait avec tant d'énergie et de courage, contre les puissances d'Allemagne jalouses de sa gloire. C'était en 1709; un dépôt d'approvisionnement était établi à Romans ; mais l'ignorance du peuple égaré par de faux rapports, et peut-être le manque de courtoisie chez les agents du fisc soulevèrent une vive opposition au décret royal. Lorsque vint le jour de visiter Alixan , pour en sortir tous les grains que l'on ne croyait pas indispensables à l'entretien de chaque famille, l'autorité avertie de l'irritation des esprits et de la résistance que l'on y trouverait, jugea prudent et nécessaire de faire accompagner d'un petit détachement, les officiers et les magistrats chargés de cette pénible mission . La troupe approchait et se disposait à franchir l'enceinte du bourg ; à la vue de ce déploiement de la force armée, les hommes sentirent faiblir leur résolution ; la frayeur les rendit à la raison. Mais les femmes indignées de leur lâcheté s'animent et s'excitent mutuellement; les unes courent aux portes, les autres montent sur les remparts ; à un signal donné, leurs bras s'agitent ; des tourbillons s'élèvent comme par enchantement. Les soldats crient, jurent et rompent les rangs ; ces vainqueurs de l'Anglais, ces dragons qui avaient triomphé de l'Allemand sur maints champs de bataille, reculent et ne peuvent avoir raison de deux cents femmes ameutées ! Un stratagème qu'Annibal leur eut envié avait suppléé à leur faiblesse et à leur ignorance de la défense des places : Elles s'étaient munies d'une grande quantité de cendres , qui jetées avec adresse et sans interruption sur la figure des soldats, devaient nécessairement pénétrer dans leurs yeux et leur faire endurer les plus atroces douleurs. Là était le secret de la victoire de nos héroïnes. Que se passa-t-il à la suite de ce burlesque incident ? Les archives gardent le silence, afin, sans doute, de ne pas apprendre à la postérité, que la rébellion de la gent féminine avait appelé la vengeance et une soumission complète^{xxii}.

La fin de la féodalité

La féodalité s'en allait pièce à pièce; mourante, étouffée par le rapide développement du pouvoir royal, elle essayait de se produire et de revendiquer des privilèges que la modification des mœurs et des idées, rendaient plutôt nominaux que réels. Mais ses efforts et ses protestations ne servaient qu'à constater son impuissance et son déclin . Témoins de ce mouvement de décroissance, les évêques de Valence exigèrent plusieurs fois la reconnaissance de leurs droits seigneuriaux sur Alixan. Celle qui eut lieu le huit juin de l'an 1756, mérite d'être rapportée comme un tableau fidèle de la situation d'Alixan au point de vue féodal.

Jacques Garnier de la Bareyre , capitaine châtelain , Jean-Antoine Courand , consul, Joseph Mottet , notaire et syndic des forains , François Trouiller , Pierre Clappier , Guillaume-Joachim Charbonnel , Jean-Pierre Quiot , François Blanchard , Antoine Trouiller et Antoine Duc, notables, députés de la communauté d'Alixan , déclarèrent

1° Que l'illustrissime et révérendissime monseigneur Alexandre Milon, évêque et comte de Valence, prince de Soyons, abbé de Léoncel et conseiller du roi était seigneur

d'Alixan et qu'eux-mêmes étaient ses très-humbles hommes, sujets, vassaux et justiciables.

2° Qu'il avait seul la justice haute, moyenne et basse dans l'étendue du mandement, soit en matière civile, soit en matière criminelle, d'après les concessions et les confirmations faites par les empereurs d'Allemagne et surtout par une transaction de 1456, passée entre Louis XI, dauphin et Louis de Poitiers, évêque de Valence, transaction approuvée par Louis XII, François -I^{er}, Charles IX et Louis XIII.

3° Que pour exercer la justice et maintenir l'ordre en sa terre, il avait le droit d'établir, commettre et instituer les juges, le lieutenant, le châtelain, le procureur et le greffier de la judicature d'Alixan, lesquels étaient exempts du logement des troupes, comme aussi de nommer le sergent, les crieurs et les banniers.

4° Que les possesseurs de biens nobles étaient obligés de déclarer leurs acquisitions et leurs titres ; qu'à chaque mutation de possesseurs, l'évêque avait le droit de percevoir des lods proportionnés à la valeur des fiefs, censes et rentes relevant de sa directe.

5° Que les cours d'eau étaient albergés par lui ; que les chemins et places publiques lui appartenaient ; qu'il possédait un four banal ; que les mesures de grains semblables à celles de Romans, étaient marquées du sceau de ses armes, que nul sans la permission de l'évêque ne pouvait élever des tours, faire des fossés, construire des pigeonniers, former des garennes, ni rien de ce qui constituait une *maison-forte*.

6° Qu'ils tenaient en emphytéose du seigneur, les fossés d'Alixan donnés à la communauté en 1697, sous la rente annuelle et perpétuelle de huit raz d'avoine.

Les consuls et députés prêtèrent serment en reconnaissance de ces droits, mais avec la réserve ordinaire dans ces sortes d'actes, c'est-à-dire, sans préjudice de leurs libertés, franchises et privilèges^{xxiii}.

Alixan en 1850

Un siècle à peine s'est écoulé depuis cette déclaration, et les termes qui la composent sont devenus inintelligibles pour le plus grand nombre, tant elle est éloignée maintenant de nos lois, de nos mœurs et de nos usages. Un abîme, qu'aucune force ne saurait combler, nous sépare à tout jamais du passé.

Il y avait éparses dans le mandement plusieurs *maisons-fortes* auxquelles étaient unis des colombiers, des garennes et autres privilèges réservés à la noblesse. Le château de Bayanne appartenait à une famille dont les illustrations se reflètent sur Alixan. Il en est sorti des abbés, des hommes d'épée, des magistrats, des gouverneurs, tous gens de mérite, qui par leurs qualités, leurs services et leurs talents, acquièrent au nom de Bayanne une célébrité devant laquelle pâlisait le nom pourtant glorieux de maints gentilshommes du Dauphiné. Les Latier, sieurs de Bayanne étaient originaires de Montéliar ; leur pouvoir seigneurial s'étendait sur Charpey, Eygluy, Orcinas et d'autres terres du Valentinois. Un de leurs descendants, Alphonse Hubert de Latier est mort à Paris le 26 juillet 1818. Il avait embrassé la carrière ecclésiastique ; élevé en 1801 à la dignité de cardinal, il devint successivement sénateur, comte de l'empire et pair de France. En lui se termine la famille de Bayanne dont les armes étaient : *d'azur à trois frettes d'argent, au chef de même*^{xxiv}.

Le manoir de la Chasserie servait de résidence à ces Collet qui ont occupé une si grande place dans les destinées d'Alixan. Revêtu dans son architecture de conditions

simples et modestes, il tirait tout son éclat du châtelain qui l'habitait . Aujourd'hui on le chercherait vainement; il a disparu pour se convertir en une humble métairie.

Just-Louis de Féraillon, trésorier général de France en 1610 , pour le Dauphiné , avait fait construire une gentilhommière qui portait son nom . Plus heureuse que la Chasserie, elle est encore debout, élégante fraîche et entourée de bois et de salles d'arbres qui en font un séjour délicieux^{xxv}.

Près de la route de Crest, s'élevait une autre habitation dont les tourelles et les fossés accusaient hautement la résidence d'un gentilhomme ; on la désignait sous le nom de *Lizau* .

La seigneurie de St-Marcel comprise en partie dans le mandement d'Alixan était l'apanage de la famille d'Agenas.

La présence de cette noblesse riche et influente donnait à la communauté une importance qui ne saurait être contestée : douce envers les tenanciers, libérale et généreuse à l'égard des indigents , elle pouvait fournir une large part au bien-être général, en mettant au service du pays natal, sa fortune, ses lumières et son crédit.

Le transport à Valence de la judicature d'Alixan est le dernier acte qui se rattache au passé de ce bourg ; car il eut lieu, peu avant cette révolution d'où après d'effroyables secousses , sortit une France nouvelle mais appelée à de glorieuses destinées. Parmi les généraux dont le courage et l'habileté ont été comme un sillon lumineux à travers le chaos de 93, il en est un que revendique Alixan. Jean-Etienne Championnet naquit dans une ferme de cette commune le 24 mai de l'an 1762. Ses brillantes campagnes, ses faits d'armes sont enregistrés dans les fastes militaires de la nation; il mourut à Antibes le 9 janvier 1800, âgé seulement de trente huitans.

Malgré les ravages du temps et le vandalisme des hommes, Alixan se présente encore aux yeux du touriste et de l'antiquaire, avec cette physionomie qui caractérise les bourgs du moyen-âge . A l'exception du quartier bâti en dehors de son enceinte primitive, les maisons y accusent une forme et une couleur qui appartiennent à une époque reculée. La principale porte d'entrée, de vieilles tours, des murs épais dans lesquels se révèlent les traces des modifications qu'ils ont subies à la suite des guerres de la réforme, tout cela présente une page où le passant peut lire ses titres de noblesse et d'ancienneté. Il est vrai que depuis quelques années, les constructions qui se sont élevées sur la route de Romans, tendent à lui donner, du moins pour ce qui regarde le faubourg, l'allure coquette et régulière de nos villages modernes. Mais à l'intérieur, on ne remarque point de transformation ; il y règne un silence , un calme qui dénote l'absence de toute industrie et de tout mouvement commercial ; les habitants ne sont plus occupés comme autrefois, à la fabrication des serges et des draps ; ils cultivent l'héritage paternel et demandent à leurs champs des moyens d'existence qu'un travail dur, mais honorable leur assurera toujours.

L'église paroissiale, sans être un chef-d'œuvre d'architecture, mérite de fixer l'attention de l'archéologue. Le chœur est la seule partie de l'édifice qui ait été conservée sans mutilation ; il a trois croisées allongées et sans meneaux ; la voûte couverte d'admirables nervures très-déliées, repose sur deux colonnes et sur autant de pilastres à demi-engagés; leurs chapiteaux se composent de feuilles galbées , mêlées avec la volute corinthienne. Le genre de l'ornementation du chœur rappelle la dernière période du style ogival, c'est-à-dire *le style flamboyant*. Quelques chapelles distribuées sans ordre et sans symétrie laissent apercevoir des vestiges d'antiquité ; au bas de l'église, une porte à plein cintre et des débris de sculpture attestent l'existence d'une église primitive, construite au 10^{me} ou 11^{me} siècle, dans les conditions du style roman.

Malgré la nudité et la pauvreté de la nef, malgré l'irrégularité et le manque d'harmonie qui caractérisent les restaurations successives qu'elle a subies, elle excite l'intérêt, au point de vue de l'art. Cet intérêt augmentera par la présence des beaux vitraux peints que M. l'abbé Souchier, curé actuel se propose de faire mettre aux trois croisées du chœur. Chacune des grandes verrières représentera un des patrons de la paroisse. On ne peut qu'applaudir à une restauration aussi intelligente qui témoigne d'un goût éclairé et du retour aux vieilles traditions architecturales.

Assise sur le plateau que recouvrait l'antique donjon d'Alixan, l'église domine le bourg et les campagnes environnantes, à une grande distance. La vue de ses murs noircis par le temps, de ses contre-forts, de son clocher à lanterne, impressionne vivement le voyageur et donne à ses pensées, un je ne sais quoi de grave, de religieux et de mélancolique qui le charme, le captive et l'attendrit. L'édifice sacré a survécu à toutes nos révolutions, tandis qu'il ne reste plus du château, qu'une tour et des débris informes, cachés dans les bâtiments du presbytère et de la mairie. C'est que l'un, surmonté d'une croix, représentait des idées qui ne sauraient mourir; l'autre, sur lequel flottait l'étendard féodal, était l'image et l'emblème d'une puissance fugitive comme les conceptions de l'homme. La croix, signe de liberté et de rédemption brille encore au sein des ruines même de ce donjon qu'avait élevé l'esprit de conquête et de domination; ainsi vont les choses et c'est dans l'ordre.

Si les souvenirs du château, si l'aspect de l'église et du cimetière qui l'environne, sont faits pour donner un puissant aliment aux rêveries de l'âme méditative, il y a des impressions moins pénibles pour le touriste qui, fermant les yeux aux enseignements du passé, demande son bonheur au spectacle d'une nature toujours belle et toujours souriante. Le point de vue où semble se concentrer toutes les jouissances, tous les charmes du paysage, c'est la terrasse du presbytère. Au milieu de cet immense panorama qui se déroule sans obstacle, l'œil aperçoit les aspects les plus variés, les sites les plus admirables. De nombreux villages, avec leurs blanches maisons, percent à travers la verdure, comme la pâquerette au sein d'une prairie. Du côté du levant, les montagnes du Royans, au couchant les rochers abrupts de l'Ardèche, au nord les coteaux de l'Ermitage et au midi les sommets de Roche-Courbe, encadrent délicieusement le tableau.

Il existe dans l'enceinte d'Alixan, un second édifice religieux, mais dépourvu de tout intérêt artistique. La chapelle des pénitents fut construite vers la fin du 17^{me} siècle. Les membres du Confalon se soutiennent à grand peine, luttant contre cet esprit d'indifférence qui a fait déchoir leur confrérie de son antique splendeur.

Sur un coteau solitaire, gisent les ruines du prieuré de St-Martin de-Coussaud. Depuis les guerres des protestants, cet établissement n'avait jamais pu se relever; au siècle dernier, on apercevait une partie des bâtiments claustraux; l'église était debout aussi, mais sans toiture. Aujourd'hui tout a disparu; l'œil attristé ne repose que sur de rares décombres, qui à leur tour s'effaceront, pour ne laisser à ces lieux désolés, qu'un nom désormais sans prestige et sans souvenirs pour les générations futures. Il était réservé à la religion, elle qui ne passe pas, de perpétuer ce nom en l'environnant de cet intérêt mystérieux qui s'attache à tous les sites consacrés par la prière et par les bénédictions de l'église; car St-Martin-de-Coussaud est devenu le terme d'une des processions des Rogations. Un antiquaire évoquerait de ces pierres détachées, de ces ruines en deuil, bien des souvenirs, bien des scènes historiques; son imagination reconstruirait le prieuré; il entendrait des chants sacrés; il verrait errer, çà et là, quelque moine vieilli dans l'abstinence et la méditation..... Pour le laboureur qui

accomplit le pieux pèlerinage, ses pensées s'arrêtent au cercle de ses besoins matériels ; que lui importe à lui, homme de labeur et de fatigue, les choses du passé ? Ce qu'il lui faut, ce sont les fruits de la terre, c'est le pain qui nourrira sa famille ; comme il a le sentiment de son impuissance , il vient demander à Dieu et aux saints patrons de la paroisse , des bénédictions pour ses travaux , et de tièdes ondées pour ses champs.

La population agglomérée d'Alixan s'élève à 600 âmes ; celle qui est répandue dans la campagne est d'environ quatorze cents. Il y a dans cette commune toutes les institutions qui peuvent concourir efficacement au bien-être moral et physique d'une localité. L'établissement des *frères de St-Viateur*, fondé en 1851 , celui des sœurs de sainte Marthe pour l'éducation des filles, un établissement de bienfaisance largement doté par la transmission des biens de l'ancienne *Aumônerie*, une foire très fréquentée , tout cela témoigne hautement du zèle de la municipalité et de l'état satisfaisant dans lequel est entré Alixan, sous l'impulsion aussi active qu'intelligente de ceux qui président à ses destinées. Etrangers à toute industrie, les habitants cultivent en paix leurs fertiles campagnes et savent mettre à profit les éléments de fortune et de prospérité que la Providence a semés sur leur territoire.

VALENCE. — imprimerie MARC-AUREL.

-
- i Columbi, p. 20, 04.
 - ii Columbi, p. 24, 48.
 - iii Histoire (générale du Dauphiné par Chorier, tome 2, page 159), Colombi, édition in folio, page 359
 - iv Compendium historiae Antonianae , page 68
 - v Histoire du Dauphiné, tome 2, page 322
 - vi Histoire de la maison de Sassenage, 54
 - vii Histoire du Dauphiné, tome 2, p. 442. Archives de la chambre des comptes
 - viii Histoire du Dauphiné, tome 2, p. 494
 - ix Columbi, 205
 - x Archives de la chambre des comptes et Archives de la commune
 - xi Histoire du Dauphiné, tome 2, p. 638
 - xii Archives de la commune
 - xiii Histoire du Dauphiné, tome 2, 630
 - xiv Etat politique du Dauphiné, tome 5, page 205
 - xv Mémoires d'Eustache Piémont, ouvrage manuscrit déposé à la bibliothèque impériale
 - xvi Archives de la commune
 - xvii Mémoires d'Eustache Piémont
 - xviii Archives de la commune
 - xix Mémoires d'Eustache Piémont
 - xx Archives de la commune
 - xxi Archives de la commune
 - xxii Archives de la commune
 - xxiii Archives de la commune
 - xxiv Etat politique du Dauphiné, tome 3, page 319
 - xxv Etat politique du Dauphiné, tome 5, p. 252